

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 17

Artikel: Lè remîdo
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189227>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

truands, les ribauds la fréquentaient, demandant l'aumône ou coupant la bourse, suivant l'occasion. Au XVI^e siècle, les ouvriers sans ouvrage venaient quémander sous les galeries formées par les piliers des maisons de la Grève.

Dans les temps plus rapprochés de nous, la place de Grève fut le théâtre des grandes émotions populaires ; elle vit se dérouler les scènes les plus sombres, les pages les plus grandioses de la Révolution française et des événements de 1830 et de 1848. C'est là encore qu'en 1870 le peuple assemblé acclama la République.

Lettres genevoises.

V

Genève, le 22 avril 1886.

Monsieur le Rédacteur,

C'est alors qu'un coup de soleil, attrapé dans l'exercice de mes nouvelles fonctions d'inspecteur honoraire des travaux, me procura une légère fièvre qui me força à m'aliter. Dans ma solitude, je fis des réflexions peu gaies sur l'efficacité des mesures prises pour l'assainissement de nos eaux, car, me disais-je, débarassés des *machins* des Eaux-Vives, nous n'en avons pas moins ceux du haut lac, de Suisse et de Savoie.

Ma fièvre persistant, je me décidai à faire appeler mon médecin, non que j'aie peur de la mort, mais enfin, à défaut de famille, on se doit à sa patrie et à ses amis. Ce savant et cher docteur m'eut bien vite rassuré : « Vous viendrez centenaire, à moins que » je n'y mette ordre, pardon ! je veux dire à moins qu'un accident ne vous arrête en chemin ! » me dit-il en riant. Je lui confiai donc mes craintes au sujet de nos eaux ; quand je lui eus narré la chose, il me répondit sans hésitation et de manière à dissiper mes derniers doutes. Je cite textuellement :

« Les *machins* qui viennent de là-bas ont fait un voyage au long cours, dont le résultat a été la destruction totale des germes morbides ; arrivés ici, ils sont d'une innocuité absolue, plus anodins cent fois que ces fragments de bois pourri que transportent les sources les plus pures, dont personne, cependant, n'hésite à faire usage. D'ailleurs, le danger réel provenait des Eaux-Vives et il y a été heureusement remédié par la construction du grand égout. Tous mes confrères de Genève savent comme moi que les *Eaux-Viviers* possèdent un estomac d'une construction toute spéciale ; la puissance de sécrétion de leur appareil digestif dépasse toute idée. C'est un phénomène idiosyncrasique très rare, une propriété exclusive de cette peuplade essentiellement autochtone. »

Je transcris de mémoire cette phrase, dont je ne sais pas exactement le sens. La science moderne vous a de ces profondeurs, que mon génie de péclotier est impuissant à mesurer !

Aujourd'hui la première partie de nos grands travaux hydrauliques dits « des forces motrices » est près d'être terminée. Au printemps prochain, le bras droit du Rhône sera mis à sec à son tour, dragué et nivelé ; on achèvera aussi l'égout collecteur de la Rive droite, dont la première moitié est déjà

construite sur terre ferme ; la seconde sera continuée dans le lit même du fleuve.

Cette dernière période des travaux concerne plus spécialement la régularisation des eaux du lac, soit le redressement de la mappemonde, qui ne penchera plus, grâce à nos intelligents efforts. Le bâtiment principal de la nouvelle machine, place des Volontaires est déjà sous toit ; on est en train d'y placer les six premières turbines et les corps de pompes qu'elles doivent actionner. Plus tard s'y ajouteront 14 autres turbines, dans un second bâtiment longitudinal qui viendra se souder perpendiculairement au premier. Nous disposerons ainsi d'une force motrice considérable dont les « grinchus » disent déjà qu'on ne saura qu'en faire. Qu'ils se rassurent : nos industriels auront vite absorbé les quelques milliers de chevaux restés disponibles après le service des eaux et l'éclairage électrique de la ville et de ses banlieues. On parle aussi d'une Société anonyme au capital de 25 millions pour la mise en culture des *Fattes de St-Georges*, jusqu'ici stériles, mais qui, grâce à un système de drainage récemment découvert, deviendront très fertiles.

La Beauce genevoise, telle est la raison sociale de cette puissante Compagnie en formation, est patronnée par nos principaux financiers, toujours soucieux du développement industriel et commercial du pays. On dit encore, je ne garantis rien, que les boulangers n'attendent que les blés de St-Georges pour baisser le prix du pain !

Sur ce, je prends congé de vous, mon cher *Conteur*. Un mot encore, cependant : N'êtes-vous pas frappé combien mon style s'est amélioré depuis que je vous écris ? Un peu diffus, émaillé de locutions vieillies au début, il s'est épuré. La phrase, trainante ou écourtée, s'est transformée en périodes harmonieusement arrondies et je me suis peu à peu défaît de certaines expressions sentant trop le terroir. Je vous le disais bien en commençant : j'étais né écrivain. Combien il est regrettable que ma vocation ait été contrariée ! La littérature aurait eu quelques beaux jours encore et vous auriez entendu parler de votre dévoué,

ROYDOR, Jn.-Jaques.

P.S. Je vous annonce une grande nouvelle : la fête d'inauguration des forces motrices a été fixée au 12 mai prochain. Le great attraction, « ou plus vulgairement le clou » de la journée, sera sans contredit le jet-d'eau monstre, hauteur 75 mètres sur 30 centimètres de diamètre, qui fonctionnera ce jour-là seulement. Le *Conteur* est très cordialement invité.

Lè remido

Du que lo mondo est mondo, on est soudzèt à la moo. On a bio z'u einveintà lè māidzo, lè z'apoti-quièrèt et lè remido, cein n'a rein tsandzi à la défuntachon dè l'humanità. Bin lo contréro, kà dāo teims dè Mathusaleim, dè Noé et autre citoyeins, viquessont tant grande temps, qu'arrevâ su lâo vilhio dzo, l'aviont perdu la sovegnance de lâo dzouvenès z'annâïès, tandi qu'ora lo pliton dè tsacon est bintout dévouedi.

Sarâit-te lè mайдзо et lè remido que baillont que sont la causa dè cé tsandzémeint? Dein ti lè cas lè remido lâi porront bin étré po oquière, kâ lè z'hommo sont dinsè fé: s'on lâo baillé on remido que dâi férè effé, lo preignont pas ào bin on lo lâo fâ preindré ein mägnu, ào bin onco on lâo z'ein baillé que ne servont pas mé què s'on lè fasâi cratchi contrè lo derrâi cartâi dè la louna. Vo z'alla vairè:

On remido qu'a pou dè vertu. — On gaillâ avâi son lhî plien dè pounès (dè parianne). Ne sachant coumeint s'ein débarassi, ye va consurtâ, kâ lâi poivè pequa teni, tant dévessâi sè grattâ tandi la né.

— Eh bin vo faut, s'on lâi dit, bin nettiyi voutron lhî, lavâ lo bou, mettrè dâi linsu proupro, tsandzi la tiutra et la paillésse, et mettrè lè quattro pi dào lhî dein quattro pots plieins d'édhie. Dinsè fa-seint la vermena sè niyérâ dein lè pots, se le vâo returnâ dein lo lhî.

L'est bon. Tot conteint, lo gaillâ fâ cein qu'on lâi dit et crâi d'étré débarassi; mâ lè pounès pe ru-zâies que lè gaillâ, voyant que clliâo tsancro dè pots lâo grâvont dè montâ, se mettont à grimpâ contrè lè mourets, tant qu'ao pliafond et arrevâies drâi ein dessus dào lhî, le se laissent tchâidrè avau, iô le retrâovont lâo bouna pedance.

On remido prâi ein mägnu. — On avâi consurtâ lo mайдзо po on malâdo qu'étai destrâ mau. Lo mайдзо ordenè onna petita botolhiè po remido et lâo dit: Vo faut lâi bailli çosse déman matin et ne pas àoblia dè lo bin sécâorè ein lo baileint. Dou dzo après, lo mайдзо revint. — Eh bin! se fâ, a-te bin prâi lo remido? — Oh! vouaïque, s'on lâi repond, l'a prâo bin eingozellâ lo riquiqui, mâ l'a fé dâi veindzancès dào diabio quand ne l'ein semottâ avoué lo vôlet

Na pas sécâorè lô remido, lè mägnu aviont séco lo pourro malâdo.

On bon remido qu'on ne vâo pas preindrè. — On coo étai dévorâ dâi pudzès. L'étai dza zu tsi l'apotiquière queri dè la pudra po lè férè crêvâ.

— Po diéro ein volliâi-vo, lâi fâ l'apotiquière?

— O ma fai, lè z'é pas comptâiès; mâ bailli z'ein pi po on part dè millè.

— Nest pas cein que vo démando! po diéro d'ardzeint ein volliâi-vo?

— Oh! oh! Eh bin, bailli z'ein po vingt centimes. Cllia pudra-ne fe rein, kâ fut adé mé dévorâ

— Eh bin, lâi fâ on ami, du que rein ne fâ, tè vu indiquâ oquie que ne ratè pas.

— Et quiet, dis-mè vito, et pâyo on demi-litre?

— Sâ-tou pas lâo z'eimpouézena lo medzi!

Les femmes d'Epée.

Le recent ouvrage de M. le professeur Secretan: *Le droit de la femme*, dont nous avons l'intention de parler prochainement, a rencontré de nombreux contradicteurs dans les appréciations de la presse; mais que l'auteur se rassure, la femme s'émancipe quand même. En effet, depuis quelque temps, les belles mondaines parisiennes se sont engouées de tout ce qui touche à l'escrime, et, avant peu, elles se rendront à la salle d'armes aussi régulièrement

qu'aujourd'hui elles vont chez la modiste ou le pâtissier.

Le mouvement s'est surtout accentué depuis l'arrivée à Paris du barnum Hartl, avec ses huit escrimeuses viennoises. L'exemple a déjà porté ses fruits, car deux élégantes, deux femmes-médecins, une Française et une Américaine, se sont récemment battues en duel à propos d'une bagatelle: une discussion de supériorité médicale.

Que les dames se lardent de coups d'épée pour les beaux yeux d'un galant cavalier, passe encore; mais qu'elles exposent leurs charmes à d'horribles cicatrices pour la plus ou moins grande efficacité d'un purgatif ou d'un emplâtre, c'est par trop ridicule. Représentez-vous un peu les jolis minois roses, les mentons à fossettes, le velouté et la blancheur du cou, balafrés et couturés comme les visages des étudiants allemands!... Où allons-nous, et que deviendra cette partie du genre humain qu'on appelle encore « la plus belle? »

LE REBOUTEUR DE SA MAJESTÉ

III

— Ainsi soit-il, repartit le roi en riant.

Après avoir conféré plus d'une heure avec son souverain sur les nouvelles parvenues des différentes cours de l'Europe, Sully regagna son cabinet de travail.

Dans la matinée, les médecins revinrent, appliquèrent le cataplasme sur le cou du roi, et se répandirent ensuite dans Paris pour annoncer, à qui voulait les entendre, que, grâce à leur science, Henri IV éprouvait déjà un notable soulagement.

Il n'en était rien.

Cette nouvelle causa une joie véritable à la population parisienne; le Béarnais était adoré de ses sujets. Pendant cette journée, au contraire, et même les jours suivants, le mal ne fit qu'empirer; la tête du monarque, toujours inclinée à gauche, ne pouvait parvenir à reprendre sa position normale; impatient, agité, fiévreux, Henri eût fait pendre ses médecins en place de Grève, si un profond sentiment de commisération pour eux ne l'eût retenu.

On était au 20 octobre, et nulle amélioration n'était prévue; la Toussaint arrivait à grands pas; la fête de la cour de France, si pompeusement annoncée, allait être réduite à néant, et peut-être le traité compromis; tout cela pour une simple douleur au col, ou, plutôt, parce que ces maudits empiriques, attachés à la personne du roi, ne parvenaient pas à le guérir.

Dans cet après-midi du 20 octobre, le duc de Sully fit demander à Henri IV la permission de l'entretenir un instant avec un des principaux industriels de Paris, Barthélémy Laffémas, homme d'une grande réputation commerciale et que le surintendant consultait souvent.

Le roi, qui connaissait de longue date le notable commerçant de sa bonne ville, donna l'ordre de le faire entrer; inutile de dire que le futur traité avec la Hollande fit tous les frais de l'entretien.

— Ah! digne monsieur Laffémas, s'écria le Béarnais, que vous êtes donc heureux de pouvoir vaquer à vos affaires! Quant à moi, voilà huit longs jours que je me morfonds sur ce lit, et je ne sais quand j'en sortirai!...

— Les médecins de Votre Majesté ne peuvent-ils vaincre le mal? demanda le négociant.

— Les malheureux n'y entendent rien; du matin au soir, dans la pièce voisine, ils se disputent en français et en latin, à propos de ce malaise, que chacun nomme